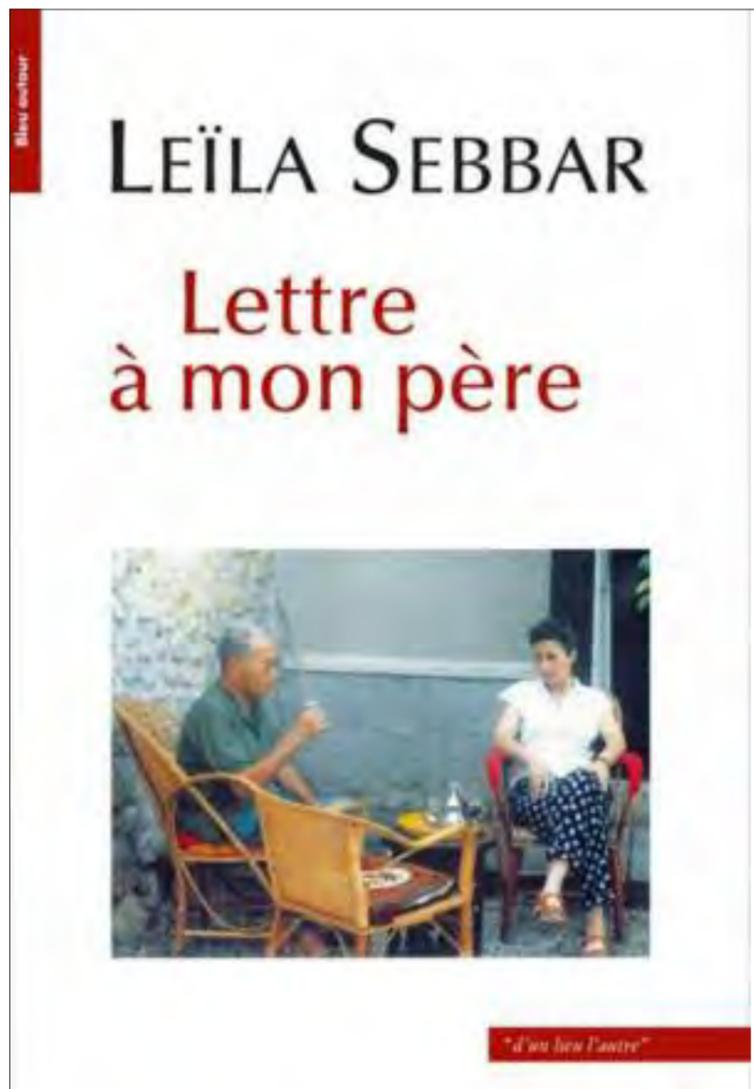


« LETTRE À MON PÈRE » DE LEÏLA SEBBAR La langue paternelle en livre de vertiges

Par Jacqueline Brenot



« Nous sommes tous, peu ou prou, des exilés du roman familial de nos parents », tel est le constat mis en valeur par la quatrième de couverture de ce dernier ouvrage de Leïla Sebbar. Comment raconter l'histoire du père après sa disparition en 1997, même si l'auteure n'a jamais cessé de parler de lui et de le célébrer au cours de son œuvre ? Comment prendre la liberté de mettre des mots sur son silence, seule réponse, ou presque, aux questions posées de son vivant ? De quel appel impérieux, cette soif d'histoires personnelles procède-t-elle, si ce n'est celui du pays natal, l'Algérie ? A quel moment cette quête qui entrelace l'histoire du père et de sa fille au plus près du patrimoine commun, la terre des ancêtres, enrichi du métissage de culture par la mère d'origine périgourdine prend-elle sens ? Cette reconstitution du passé n'est-elle pas la réponse attendue à nos interrogations identitaires confrontées aux systèmes complexes qui dirigent le monde de leurs certitudes factices et sectaires depuis toujours ?

CERTAINS ouvrages bouleversent dès la première page. Et ici, l'en-tête « Père, cher père » qui précède ou ponctue la plupart des missives ne fait qu'accroître cette émotion. Toute ressemblance, même infime, du contexte autobiographique de l'auteure avec des personnages existants proches vous touche de plein fouet. Parmi elles, les questions restées sans réponse après la disparition d'un être cher. Vouloir partager, au sens de recevoir une partie, autant émotionnellement que mentalement, cette langue muette des pères de la génération éprouvée par la guerre, tient du pari. L'originalité du récit de Leïla Sebbar réside dans le choix d'une conversation épistolaire imaginaire ponctuée d'interrogations entre son défunt père Mohamed et elle-même. Celle qu'elle n'a pu avoir de son vivant. Ces lettres constituent le troisième volet d'un dialogue entamé dans deux précédents ouvrages : « Je ne parle pas la langue de mon père » et « L'arabe comme un chant secret ». Ces titres livrent des pistes sur ce désir constant de comprendre au-delà des entraves de l'histoire collective et personnelle une langue paternelle, partagée depuis l'enfance, mais non parlée. « La langue de la terre de mon père qui est ma terre natale, donc c'est la terre de mon corps... » comme celle-ci le précisera dans un article⁹. Dans cette discussion imaginaire, tant souhaitée, nourrie par le parcours de son père et ses propres recherches : ses souvenirs

d'enfance, des photos, des illustrations, des références à des personnalités illustres liées par une communauté d'intérêt, comme Isabelle Eberhardt qui voulait ouvrir à El Oued une école pour les filles musulmanes, des lettres entre les parents depuis la Maison d'Arrêt d'Orléansville de 1957... et dans un ancien « cahier bleu chinois » d'écolier des listes répertoriées de livres lus d'auteurs et d'amis intimes comme Mouloud Feraoun et Mohamed Dib, cet échange aussi tendre que direct avec « l'autre côté de la vie » trouve, en partie, réponse.

Le questionnement dont procède cet ouvrage semble double. L'auteure souhaite comprendre pourquoi la plupart de ses personnages ces « femmes inconnues », « envoilées de blanc » aux « yeux sombres si beaux... rieurs ou mélancoliques » qui appartiennent à l'Histoire paternelle peuplent « obstinément » ses romans. Sans forcer le trait, l'intérêt de cette question réside dans sa portée philosophique, voire mystique, propre à toute langue proche depuis l'enfance, mais dont les mots nous demeurent étrangers, souvent à cause de l'exil, et qui se manifeste par tous les moyens à notre insu. La langue berceau de l'enfance, contrariée par des événements qui lui échappent, demeure dans l'œuvre de Leïla Sebbar en silhouettes récurrentes aux identités multiples.

La seconde origine de ce livre s'exprime dans le besoin de comprendre le silence du père autour de l'Algérie après son exil en France, même auprès de ses petits-enfants. La lecture semble devenue sa valeur refuge et son retrait du monde. Les pères ont souvent la douleur si discrète que leur repli nous échappe.

FORTE DE LA RÉCEPTION DE PHOTOS PRISES À TÉNÈS DATANT DE 1936, EN COMPAGNIE DE SON PÈRE, ENVOYÉES PAR L'INTÉRESSÉE EN 2003 ET DE DÉDICACES TROUVÉES DANS DES OUVRAGES PATERNELS, ELLE PARVIENT PAR LE TRUCHEMENT DE QUESTIONS ABRUPTES À UNE SORTE D'AVEU D'AMITIÉ AMOUREUSE.

A coup de petites phrases qui en disent davantage que de longs discours, Leïla Sebbar évoque des pistes : « On t'appelait Cheikh, signalant ton appartenance noble, mais qui ne t'a pas oublié dans ta ville natale ? Quelle tombe t'inscrit corps et âme dans le cimetière marin musulman de Ténès où tu ne reposes pas. » Forte de la réception de photos prises à Ténès datant de 1936, en compagnie de son père, envoyées par l'intéressée en 2003 et de dédicaces trouvées dans des ouvrages paternels, elle parvient par le truchement de

questions abruptes à une sorte d'aveu d'amitié amoureuse.

Dans cette bienveillante et vigilante attention à l'égard de la figure paternelle, d'autres destins convergent. Ainsi, la narratrice privilégie la figure de Kader, le frère de son père, « le taleb, le lettré en sciences islamiques » parti au maquis et dont elle ignore le retour ou la mort au combat. Un pan de l'histoire glorieuse de la famille surgit à cette occasion. Par un procédé de flash-back et de signalétique par « fragment », signature de l'auteure, nous sommes pris par exemple, après un tourbillon de souvenirs de silhouettes féminines voilées du côté de Ténès, ville natale du père, d'interrogations autour de l'enfance du père restées en suspens dont les études n'ont pas été faites dans une médersa, pour arriver à un arbre généalogique demeuré à l'état de souhait.

Dans cette conversation intime, une autre figure très proche apparaît. Celle de Lysel, la sœur « presque jumelle » de l'auteure, qui, avec sa disparition récente a ravivé celle du père et a entraîné la perte de son enfance algérienne.

Le passé est évoqué, en simultané du présent parisien sous Covid-19, où des noms de villes de l'enfance reviennent avec toujours des images emblématiques qui la bouleversent, comme la vision des koubbas en ombre portée dans le paysage algérien. Ce mausolée élevé sur la tombe ou en souvenir d'un personnage vénéré a toujours inspiré l'auteure qui en a fait, avec les scènes féminines de son enfance, le sujet principal de sa recherche « dans toutes les brocantes de France de cartes postales anciennes de l'Algérie ». Cette quête confirme sa volonté de reconstituer un patrimoine qui lui a échappé. Grâce à ces collections de documents, elle parvient à mieux décortiquer l'Histoire de son pays et par ricochet ou porosité, celle de son père. Ainsi, des révélations qui attestent de l'indigence extrême et admise de la population autochtone sous Colonisation avec l'existence des « Villages nègres », « ces quartiers « indigènes », périphériques et pauvres... « quartiers réservés » livrés à la prostitution la plus sordide ».

Dans l'attente de réponses espérées, l'auteure jette des ponts et des pistes avec profusion d'images, de photos, livres, tableaux, en citant scrupuleusement les rencontres faites avec le père, de titre d'ouvrages comme autant de pistes précieuses, sur le vieux Ténès et les écoles où il exerça. Par ces temps ordinaires de nouvelles falsifiées à tout va, ce procédé à la marge d'outre-mort pour piéger l'absent par amour filial et découvrir les vérités familiales, pourrait paraître surfait, il ne fait que piquer au vif l'intérêt du récit. Pari réussi !

A ce Jeu de la Vérité crue et nue, un pan du passé de résistant de

son père surgit. Une manne que les lettres du père écrites à sa femme depuis la prison où il croîsera Jean Masseboeuf, « médecin à Ténès, communiste et militant de la cause algérienne » codétenu. Tragédie et injustice cumulées de l'Histoire qui ne cesseront de se reproduire.

DANS CETTE HISTOIRE EXCEPTIONNELLE, CAR SANS FIN, DEUX « CONTES DE TÉNÈS » ET UN TEXTE ÉCRIT POUR LES OBÈQUES DU PÈRE DATÉ DU 22 MAI 1997, MAIS NON LU, LIVRÉ TEL QU'EN LUI-MÊME DE LA BELLE ÉCRITURE CURSIVE DE L'AUTEUR, PARACHÈVE L'ÉLOGE FUNÈBRE ET SURTOUT ATTESTE DES VALEURS DE LIBERTÉ ET D'HUMANITÉ TRANSMISES.

En supplément des témoignages visuels de l'Algérie sous tutelle, ses regards éprouvés dans les photos des soldats photographes, comme Marc Garanger, pour que « nul n'échappe à l'état civil et aux « camps de regroupements », des cartes postales coloniales, clichés aux enjeux politiques certains, surgissent en fil rouge des échanges. Détail mis en valeur par l'auteure : ces photos « exhumées » qui auraient offenser chez le père ses principes de respect de la Vie.

La narratrice n'en a jamais fini avec ses découvertes. La pudeur rangée au placard des conventions, elle pousse le curseur des questions sur « Niny », un prénom féminin resté secret. Forte de la réception de photos prises à Ténès datant de 1936, en compagnie de son père, envoyées par l'intéressée en 2003 et de dédicaces trouvées dans des ouvrages paternels, elle parvient par le truchement de questions abruptes à une sorte d'aveu d'amitié amoureuse. Cette ligne franchie apporte une tonalité supplémentaire aux qualités intrinsèques de ce père si discret, évoquées par cette ancienne amie : « ... Tout en lui était charme, élégance, distinction », plus encore « jeune homme plein de délicatesse, de poésie ». Le panégyrique adressé par cette amie à présent âgée de 92 ans tient aussi par la persistance du souvenir qui a traversé plus de soixante ans.

Après ce feu nourri de questions qui ne trouveront pas toujours réponse au profit de nouvelles pistes écrites par ce roman, des pages de « documents » dont des photos du père jeune homme entouré de ses pairs à l'École Normale des instituteurs de la Bouzaréa, de ses parents instituteurs dans leurs établissements, d'extraits d'albums de famille mêlés à des cartes postales coloniales, des photos de classe des élèves des « soldats-instituteurs »,



des lettres de prison de la Maison d'Arrêt d'Orléansville de 1957, autant de témoignages visuels chers à l'auteure qui apportent un éclairage de poids et de crédibilité à une génération prise dans l'étau de la guerre.

En 2005, lors d'un voyage en Algérie, Leïla Sebbar retrouvera les lieux du Savoir reçu et transmis du père à travers la visite des établissements fréquentés et par d'anciens élèves. Dans cette histoire exceptionnelle, car sans fin, deux « Contes de Ténès » et un texte écrit pour les obsèques du père daté du 22 mai 1997, mais non lu, livré tel qu'en lui-même de la belle écriture cursive de l'auteur, parachève l'éloge funèbre et surtout atteste des valeurs de liberté et d'humanité transmises.

Dans ces tribulations de décrocheuse des mots paternels et de vérité familiale, où l'écriture du livre aiguillonnée par la vie actuelle et des manifestations en Algérie de 2020, mène la danse, l'auteur dévoile et affirme une fois de plus son ADN, sa part d'Algérie, métissée de France.

Malgré des pans entiers d'Histoire oubliés, la narratrice enhardie par la fantaisie du contexte enjambe les obstacles et provoque le père taiseux dans ses derniers retranchements, d'une façon si naturelle qu'on finit par croire à ce dialogue inédit. Preuve que la littérature aux accents autobiographiques peut affranchir l'auteur des carcans de la bonne conduite, de la pudeur naturelle des sentiments et ouvrir un nouvel espace de réflexion.

Dans cette déambulation, où la jeunesse de l'auteure côtoie celle de son père, l'immersion en soi et l'exploration par cent mille lieues sur la terre ancestrale n'épargne aucun détail. A ce jeu de la vérité crue et nue, un pan du passé de résistant que fut son père est mis en lumière.

Sur l'ardoise des comptes de la guerre qui ne seront jamais soldés, par des lettres de prison de 1957, des phrases terribles d'offense de gradés à l'encontre du père incarcéré. Une Algérie éprouvée dans sa chair, bien loin des cartes postales coloniales pollicées.

Avec cet ouvrage bouleversant d'attentions filiales, où « les blancs du silence à perpétuité » traduisent le sentiment de l'exil transmis du père à la fille, on se plaît à imaginer que ce roman édifie une koubba virtuelle à la gloire du père.

Dans cette architecture de lettres et de documents authentiques, la base cubique serait composée du vécu familial inaliénable et le dôme sphérique serti de ces conversations à bâtons rompus avec le défunt père, surtout ses derniers mots de sérénité. Une voûte céleste d'échanges d'outre-tombe rend également hommage à l'Algérie, en creux et en relief.

Comme le rappellerait le père, « musulman des Lumières », « homme du Livre, ... un lettré », « le Merveilleux existe en Islam » !

J. B.

« Lettre à mon père » de Leïla Sebbar ; Éditions Bleu Autour, Collection « d'un lieu l'autre » (juin 2021)

° Entretien avec Leïla Sebbar, recueilli par Catherine Dana, dans « Confluences Méditerranée » 2003

« LE ROMAN DES DAMNÉS » D'ÉRIC BRANCA

Ces criminels nazis au service des démocraties occidentales et du Mossad

Paru aux éditions Perrin en mai 2021, « Le roman des damnés » d'Éric Perrin est passé presque inaperçu malgré ses révélations sur la « seconde vie » d'une douzaine de criminels nazis ayant échappé au tribunal de Nuremberg.



L'auteur, journaliste de son état, a enquêté sur le destin peu commun de « 12 salopards » qui, non seulement n'ont pas été inquiétés pour leurs innombrables crimes de guerre commis durant la seconde guerre mondiale, mais ont, paradoxalement, réussi une brillante reconversion à partir des années 1950 « avec un cynisme qui défie toute morale ».

Le journaliste retrace avec beaucoup de précision comment des dignitaires nazis responsables de la mort de centaines de milliers d'innocents, ont été récupérés par les services secrets États-Uniens, Français et... Israéliens ! L'enquête est minutieuse, documentée, qui pourrait être lue comme un roman d'espionnage ou policier. Or, il s'agit ici d'une page d'histoire écoeurante qui voit les vainqueurs de la guerre, notamment les Américains, protéger, recruter et recycler des responsables nazis avant que ces derniers ne conquièrent discrètement, au fil du temps et de l'oubli, des positions politiques ou sociales scandaleuses au regard de leur passé.

Si les cas de Speer et de Von

Braun sont célèbres, d'autres ex-responsables nazis moins connus constituent les chapitres les plus instructifs.

Le cas le plus ahurissant est sans doute celui d'Otto Skorzeny, l'ancien chef des opérations spéciales de la SS, expert en infiltrations, en désinformation et en opérations de commando (c'est lui qui a sorti Mussolini de sa prison en 1943). Il est récupéré par la CIA qui pense que « dans le conflit qui se profile entre l'Est et l'Ouest après la défaite hitlérienne, ne serait-ce pas une faute majeure que de laisser un tel homme inutilisé ? » Sous un faux-nom, il devient homme d'affaires en cheville avec la CIA.

Soutien à l'OAS, au Mossad et élimination de citoyens européens

Par l'intermédiaire des Américains, Otto Skorzeny prend contact avec la DST en France où il met en place des centres d'entraînement secrets destinés aux membres des Stay Behind, cellules de l'OTAN destinées à prévenir l'infiltration communiste. Il parfait la formation du bataillon

parachutiste de choc, bras armé du SDECE. Dans la foulée, il organise l'élimination d'agents communistes en Afrique et en Indochine, « aide » l'OAS et ses anciens amis nazis en cavale. Incroyable paradoxe, cet ancien SS est recruté... par le Mossad qui le charge « d'éliminer, capturer ou, a minima obtenir le départ d'Égypte des ingénieurs allemands travaillant sur les missiles ».

« Les Israéliens n'auront pas à se plaindre de leur nouvelle recrue : lors de plusieurs voyages en Égypte, elle met au jour les coordonnées des ingénieurs qui, pour la plupart, s'y étaient installés grâce à lui et en localise d'autres arrivés depuis. Et quand ce n'est pas lui-même qui se charge de les éliminer (comme Krug à Munich), c'est le Mossad qui officie », raconte Eric Branca.

Spectaculaire est aussi l'histoire de Kurt-Georg Kiesinger, devenu chancelier de la République fédérale d'Allemagne de 1966 à 1969 après avoir été surnommé, entre 1940 et 1945, le « Goebbels de l'étranger ». Et les plus honteuses celles de Reinhard Gehlen, Adolf Heusinger et Ernst Achenbach. Le premier prit la tête, en 1956, des services secrets ouest-allemands et le second, de 1960 à 1964, du comité militaire de l'Otan. Sous les ordres d'Hitler, ils avaient pourtant planifié l'invasion de la Russie et son cortège de massacres.

Quant au troisième, il fut le principal collecteur de fonds du NSDAP avant d'organiser le pillage de l'économie française, ce qui ne l'empêcha nullement de devenir président de la Commission des Affaires étrangères du Bundestag... puis candidat de l'Allemagne à la Commission de Bruxelles en 1970 !

À leurs côtés, se trouve le SS Walter Schellenberg, principal collaborateur d'Heydrich puis d'Himmler, cité à Nuremberg comme simple "témoin", alors qu'il jeta les bases de la Shoah par balles en Union soviétique ; Friedrich Paulus, le vaincu de Stalingrad, devenu un ardent propagandiste soviétique ; Rudolf Diels, le premier chef de la Gestapo (1933-34), qui se transforma en chasseur de communistes pour le compte de l'armée américaine. Voici encore Albert Speer et

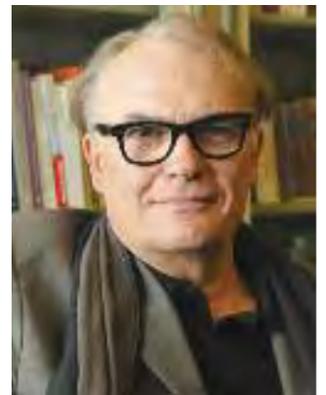
Wernher von Braun, deux assassins aux mains propres qui ne réussirent respectivement comme ministre de l'armement d'Hitler et concepteur des premiers missiles balistiques de l'histoire, que grâce aux dizaines de milliers d'esclaves sacrifiés dans les usines du Reich ; et aussi « le sorcier » Hjalmar Schacht, qui mobilisa l'industrie et la finance en faveur du IIIe Reich avant de se reconverter en conférencier international...

Dans cette galerie de portraits, il y a une exception qui confirme la règle : Hanna Reitsch, héroïne de l'aviation, dont l'erreur fatale fut de croire en Hitler et de mettre son prestige de pilote d'essai au service d'un régime criminel. Continuant, jusqu'en 1977, à battre records sur records, elle osa regarder en face les horreurs qu'il avait provoquées.

L. C.

« Le roman des damnés » d'Éric Branca, Éditions Perrin, mai 2021

Bio express



Éric Branca est rédacteur en chef à Valeurs Actuelles. Il a publié, entre autres, Le Roman de la droite (Lattès, 1998), De Gaulle (Molière, 1999) et, en collaboration avec Bernard Debré et Jacques Vergès, De la mauvaise conscience en général et de l'Afrique en particulier (Lattès, 2002). Depuis 1999, il est directeur de la rédaction de L'Album de l'année (éditions Valmonde). Arnaud Folch est grand reporter à Valeurs Actuelles. Il a publié (en collaboration avec Éric Branca), Les Présidents de la République (Molière, 2001).

OPTIQUE ASSAL

VOS OPTICIENS DE CONFIANCE

UNE GRANDE EXPÉRIENCE CANADIENNE ET DES ÉQUIPEMENTS À LA FINE POINTE DE LA TECHNOLOGIE À VOTRE SERVICE

17 Rue des Martyrs Chef 02000 Algérie
Tél: (027) 79 99 99 www.optiqueassal.com

facebook